

---

## PRIÈRE

Pour le jour de Noël , avant le Sermon.

---

**O** NOTRE Dieu ! comblés de tes faveurs , nous venons nous prosterner à tes pieds et te présenter l'hommage de la reconnaissance. Hélas ! que cette reconnoissance est foible et languissante en comparaison de tes grâces ! Embrase-nous toi - même des sentimens qui te sont dûs. Excite en nous quelques mouvemens assortis à la grandeur de tes bienfaits.

Seigneur ! tous les momens de notre existence sont marqués par quelqu'une de tes gratuités ; mais dans ce jour solennel tu les répands sans mesure. Tu nous accordes plus que la vie et ses douceurs , plus que nous ne pouvons exprimer , sentir , comprendre. Il se lève pour nous , *le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons*. Il descend du ciel , le Sauveur

miséricordieux qui vient *nous bénir*, *nous retirer* de l'abîme de la condamnation, et de l'esclavage *du péché*.

Que dis-je ? En ce temps de salut, nous célébrons sa naissance et sa mort, le commencement et la consommation de son sacrifice : Dimanche prochain, nous serons appelés à la table sacrée, pour sceller notre réconciliation avec toi. Tout ce que la Religion a de consolant et de sublime, de mystérieux et de tendre, d'auguste et de touchant ; tout ce qu'elle renferme de profondeurs, de grâces, de trésors ; tout ce qu'elle a de mieux fait pour étonner l'imagination, pour accabler la pensée, pour remuer le cœur, nous est à la fois présent.

Où trouver des sentimens pour répondre à de telles grâces ? Où trouver des expressions pour rendre les mouvemens divers qu'elles doivent exciter ? Oh ! qu'il est doux, dans cette confusion de pensées et d'émotions, qu'il est doux, Seigneur, d'épancher son âme dans ton sein, d'é-

lever à toi ses vœux ! Qu'il est doux en ce jour de bénédictions, de joindre ses cantiques à ceux des Églises chrétiennes réunies en ta présence, pour invoquer le nom de Jésus ; à ceux des Esprits célestes qui célèbrent l'immensité de ton amour !

Ah ! que ce grand événement dont le ciel a retenti, dont le ciel s'est ému, ne soit pas perdu pour la terre ! Que ce Jésus envoyé dans le monde pour sauver le monde, n'ait pas en vain paru au milieu des hommes ! Donne à tous les membres de cette Église un cœur qui sente profondément le prix d'un tel bienfait, qui brûle d'y répondre. Que ton Fils naisse aujourd'hui véritablement pour chacun de nous ! Qu'il règne dans nos cœurs ! Qu'il les anime ! Qu'il les possède ! Que ce soit *lui qui vive en nous*, jusqu'à cette époque solennelle de son dernier avènement ; lorsqu'il viendra réunir à lui plus étroitement ceux qui l'auront aimé, et les introduire dans les demeures de la gloire !  
Seigneur !

Seigneur ! à cette perspective , à cette grande image , les objets de la terre s'évanouissent ; ils s'enfuient de notre esprit ; le désir de cette félicité s'élève dans notre âme : il nous semble , en cet instant , qu'elle est l'objet de nos vœux les plus ardens. O Dieu , qui excites en nous ces mouvemens de salut , fixe-les toi-même dans nos cœurs ! Accompagne de ta grâce puissante la méditation de ta parole. Qu'elle nous rende toujours plus sensibles à tes bienfaits , à ton amour ! C'est ce que nous te demandons par les mérites de cet adorable Sauveur , dont la naissance ouvre nos cœurs à la joie , à l'espérance.

*Notre Père , etc.*

---

## SERMON XVI.

### L'HOMME PERDU ET SAUVÉ.

---

SERMON SUR LUC XIX. 10.

---

*Le Fils de l'homme est venu chercher et  
sauver ce qui étoit perdu.*

---

*Pour le jour de Noël.*

---

**D**ANS cet heureux jour, M. F., l'Église appelle ses enfans, et les invite à bénir le Seigneur : la foule remplit le sanctuaire : nos cantiques sacrés expriment la joie, l'admiration, le ravissement : les

voûtes de nos temples retentissent du récit des bienfaits du Ciel, des merveilles opérées en faveur des humains. Mais, hélas ! nos cœurs en sont-ils pénétrés ? Apportons-nous ici des dispositions assorties à la grandeur, à la solennité de la fête qui nous rassemble ? ô misère inconcevable de l'homme ! les biens les plus vrais, les plus précieux sont précisément ceux dont il est le moins touché. La lumière du soleil qui se lève chaque jour pour nous éclairer, fixe à peine nos regards, et n'excite point notre reconnaissance. La santé n'a de prix à nos yeux que quand nous l'avons perdue. Les grâces spirituelles, toutes merveilleuses qu'elles sont, nous trouvent plus insensibles encore. En vain l'on nous raconte comment le Dieu des miséricordes a ouvert pour nous tous les trésors de son amour, comment *il nous a donné son Fils afin que quiconque croiroit en lui, ne pérît point, mais eût la vie éternelle* ( Jean III. 16. ) : comment, revêtu d'une chair

mortelle , ce Fils du Très-Haut est venu habiter parmi les hommes et souffrir pour eux. Ces prodiges de tendresse nous trouvent languissans et froids ; on diroit qu'ils nous sont étrangers , qu'ils ne nous regardent point. Ils frappent nos oreilles sans remuer nos cœurs ; c'est un vain son qui s'évanouit dans les airs.

Faut-il donc, Seigneur ! que ceux pour qui tu as opéré de si grandes choses n'y répondent que par l'ingratitude ? Ah ! si tu avois fait pour l'ange tombé , ce que tu as daigné faire pour l'homme coupable ; si elle retentissoit dans le séjour des ténèbres , cette voix de grâce : *Jésus est venu chercher et sauver ce qui étoit perdu* , quels transports de joie et de reconnaissance elle exciteroit !

Heureux enfans d'Adam ! heureux Chrétiens ! vous à qui elle s'adresse ! vous à qui je suis chargé de la faire entendre ! L'écouteriez-vous sans émotion ? Ah ! puissiez-vous, du moins en ce jour qui vous est donné , puissiez-vous tous con-

notre enfin les choses qui appartiennent à votre paix! Amen!

Les paroles de mon texte nous offrent, d'une manière précise, simple et touchante, deux vérités qui sont la base du christianisme. *L'homme étoit perdu. Jésus est venu le sauver.* Misère de l'homme. Bienfaits du Rédempteur. Voilà les deux idées que nous avons à développer, les deux tableaux que nous avons à vous offrir.

I. L'homme étoit *perdu*, c'est-à-dire, déchu de sa droiture originelle, et des privilèges destinés à l'innocence : il étoit devenu sujet à la condamnation. On peut le démontrer par la considération de l'homme, par celle du monde, par les témoignages de l'Écriture.

1.° Jetons un regard sur nous-mêmes. Élevé au-dessus de tout ce qui l'entoure par un don inappréciable, la pensée ; distingué même par la noblesse et la perfection de son corps ; fait pour régner sur les animaux, l'homme en voit cepen-

dant plusieurs l'attaquer à force ouverte ; d'autres lui livrer une sourde guerre. Monarque détrôné, ce n'est que par la ruse ou les bienfaits qu'il peut les soumettre, ou se les attacher. Tandis qu'ils apportent en naissant le degré de grâce ou de beauté qui doit faire leur partage, et qu'ils sont bientôt capables de pourvoir à leurs besoins, l'homme arrive ici-bas nu, souffrant, défiguré par ses cris, objet de pitié et presque de dégoût. Voilà comment ce souverain entre dans son empire.

Son enfance est une longue scène d'impuissance et de douleurs. Les années lui apportent de nouvelles souffrances. Qui peut dire à combien d'infirmités, d'accidens, de maladies, ce corps fragile est assujetti ? Sa durée semble un miracle perpétuel. Que de besoins, de privations dont chacune est une peine réelle ! Aucun jour qui ne soit marqué par des gémissemens et des plaintes. Le plus grand nombre des humains achète par un tra-

vail pénible une pénible existence. Plusieurs milliers manquent du nécessaire, et pour ceux qu'on estime heureux, les soupirs qui leur échappent, ce malaise, cette langueur, cet ennui qui souvent les consume, attestent mieux encore, s'il est possible, la misère de l'humanité, et la vérité de ces paroles : *L'homme né de femme passe ses jours dans l'inquiétude. Il se promène parmi ce qui n'a que l'apparence* (Job XIV. 1. Ps. XXXIX. 7.). Voilà l'homme considéré dans sa nature matérielle et terrestre.

Envisageons - le sous un autre aspect. Examinons son esprit, sa nature morale. C'est là sans doute que se trouvent les traces de sa haute origine, ses titres de noblesse. Il a été *formé à l'image de Dieu*. Quelle grandeur ! Son esprit, émanation de l'Intelligence Éternelle, son esprit peut s'élever aux plus hautes conceptions. Mais voyez avec quelle facilité il s'affoiblit et s'égare ! Sa raison est un flambeau pâlisant contre lequel les vents

soufflent de toutes parts. La passion, la joie, la douleur, la maladie suffisent pour la troubler. Que dis-je? incertaine et vacillante par sa nature, il n'est besoin d'aucune de ces causes pour l'induire en erreur. Si vous en exceptez un petit nombre de principes gravés en nous par le Tout-Puissant, il n'est aucune idée fixe chez les fils des hommes, pas un seul point sur lequel ils soient tous d'accord. Le dirai-je enfin? cette faculté de raisonner dont nous sommes si fiers, est elle-même une preuve de notre dégradation: elle tient essentiellement à l'état d'obscurité où nous vivons. Si nous étions demeurés à la place que nous devons occuper, nous aurions sur les points importants pour notre félicité des connoissances positives, évidentes, qui ne laisseroient point lieu à la discussion. L'animal qui n'est point déchu de sa destination est guidé par un instinct fidèle, infaillible: seuls, nous ignorons ce qu'il nous importe de connoître; nos raisonnemens

pour le découvrir , sont l'effort d'un homme dont les yeux sont couverts par un bandeau , et qui cherche à les dégager. Ce sont les tentatives d'un voyageur égaré pour retrouver la route qu'il a perdue.

Mais c'est dans notre âme surtout, que je trouve les preuves de notre dégradation. C'est là qu'est le siège du mal, le foyer de la blessure que l'homme s'est faite à lui-même. Il n'est aucun de nous dont le cœur à côté des plus nobles principes du bien, ne recèle les germes du mal, les semences de l'orgueil, de la sensualité, de ces passions fatales qui ont perdu nos premiers parens, et qui désolent encore aujourd'hui la société. L'enfant lui-même témoigne du vice de son origine : nous appelons son âge, âge de l'innocence ; hélas ! s'il mérite ce nom, c'est plus par l'ignorance du mal que par l'amour du bien. Avant même que l'enfant commence à bégayer, on démêle dans ses cris, dans ses gestes, l'obstination, la violence, le désir de la domination.

Dans l'âme du plus juste des hommes, combien de pensées mauvaises, de mouvemens coupables, de foiblesses honteuses ! Il éprouve avec étonnement, avec douleur, *ce combat intérieur*, dont parle l'Apôtre (Rom. VII. 23.). L'amour du beau l'enflamme; il sent de l'attrait pour ce qui est noble et grand; il peut trouver de la douceur dans les sacrifices; il peut concevoir un généreux mépris pour les choses périssables; mais à peine a-t-il pris ce bel essor, qu'un poids invincible le fait retomber, l'entraîne vers la terre. Il retombe sur lui-même; il retombe dans la vie animale, en soupirant du besoin de la vie spirituelle et céleste.

On sent, si je l'ose dire, que l'équilibre de cette belle machine est rompu. J'en appelle ici à tout homme droit et sincère. Combien de fois n'a-t-il pas éprouvé ce que je viens de peindre ! Combien de fois n'a-t-il pas gémi sur ses misères naturelles, aggravées par ses propres fautes ! car il sait en même temps

qu'il n'a pas fait pour s'en relever, tout ce qui étoit en lui. Ainsi toujours pressé du désir d'être heureux, et toujours infortuné, formé pour la vertu, et ne pouvant lui demeurer fidèle, tel est l'homme de la nature. — Est-ce donc là l'ouvrage d'un Être souverainement bon et heureux, qui ne doit rien produire qui ne lui ressemble? Non, non, une créature si misérable ne seroit point digne d'un tel Créateur. Il ne l'a pas formée dans l'état où nous la voyons. Elle est tombée. Elle s'est perdue.

2.° Si de la considération de l'homme je passe à celle de l'univers, tout confirme le jugement que j'ai porté.

Ce globe semble nous offrir les vestiges d'une beauté, d'une félicité qui n'est plus. On y voit de grands traits d'ordre et de magnificence; et comme les êtres qui l'habitent, il présente des contrastes dont le cœur est affligé. Le cours des astres, la succession constante des saisons annoncent un Créateur sage et puis-

sant ; mais des désordres apparens ou réels , flétrissent ce beau spectacle. Quelquefois nous respirons un air pur et balsamique qui ranime notre vie : souvent ce même air chargé de vapeurs contagieuses nous apporte les douleurs et la mort. Des perspectives ravissantes frappent nos yeux ; des fleurs embaumées , des fruits délicieux enchantent nos sens ; et cette même terre qui les fait naître pour nos plaisirs , fournit à regret à nos besoins les plus pressans. Elle fut chargée de seconder , d'encourager les travaux de l'homme ; tout ce qu'elle produit s'embellit sous sa main ; cependant elle le force d'arroser les sillons de ses sueurs ; souvent elle trompe son attente ; souvent les ardeurs de l'été la dévorent , ou la rigueur des frimats fait périr les germes qu'elle resserre en son sein : des fléaux de tout genre la désolent et la bouleversent. Quoi donc ! ce Dieu qui nous a préparé mille jouissances , avec cette bonté prévoyante , ces soins délicats , je dirois

presque ces attentions recherchées que l'on a pour un hôte chéri, fourniroit-il à regret à nos besoins, et n'auroit-il fait qu'aigrir en nous le sentiment de la douleur, par celui du plaisir? Non, non, sachons mieux entendre la voix de la nature. Cette terre fut jadis le palais d'un favori du ciel; mais elle porte aujourd'hui les marques du courroux céleste. Frappée de malédiction, elle est devenue un lieu d'exil, et la prison d'un coupable.

3.<sup>o</sup> Voilà les pensées qui s'élèvent dans mon âme en m'examinant moi-même, en observant l'univers. J'ouvre nos saints livres, et ces conjectures déjà si plausibles sont fortifiées, sanctionnées d'une autorité divine. Là, je trouve un récit positif, détaillé, de cette grande et tragique histoire de la chute de l'homme, que tous les peuples ont pleurée, dont tous ont conservé le souvenir confus, dont tous ont mêlé quelques traits à leur religion fabuleuse.

Je lis que Dieu créa l'homme innocent,

et le plaça dans une terre fertile , dans un lieu de délices où les animaux lui étoient soumis. Composé d'une âme et d'un corps , il tenoit par son âme au monde spirituel , par son corps au monde matériel. Il pouvoit par son âme , communiquer avec le Créateur, vivre de la vie des anges ; par son corps , se rapprocher des animaux , vivre d'une vie grossière et terrestre. Il étoit innocent , mais il étoit libre , c'est-à-dire , capable de bien et de mal. Formé pour Dieu , il devoit s'unir à Dieu , se rapporter à Dieu ; mais en même temps doué d'admirables facultés , il pouvoit se regarder lui-même avec complaisance : la vanité pouvoit enfler son cœur. Un Esprit jaloux de son bonheur , entreprend de le séduire ; caché sous la forme du serpent , il éveille dans son âme l'orgueil , la sensualité , le désir de l'indépendance. L'homme désobéit ; il tombe. Elle est rompue l'alliance qui l'unissoit à son Dieu : toute l'harmonie de la nature est

détruite : les animaux ne reconnoissent plus son empire ; la terre est maudite à cause de lui ; chassé d'un séjour qu'il n'est plus digne d'habiter , privé de la vue de son Dieu , privé des droits de l'innocence , il est soumis à la mort , aux maladies , aux infirmités de l'âme , plus cruelles que celles du corps ; et ses tristes enfans seront associés à ses fautes et à ses malheurs. Voilà l'histoire qui m'explique tout ce qui m'environne , qui m'explique moi-même à moi-même.

Toute l'Écriture rappelle et suppose cette grande et déplorable vérité de la chute de l'homme , et de ses fatales conséquences. Je vois dès les premiers âges jusqu'aux derniers siècles , la corruption gagner de proche en proche les familles et les peuples. Cette marche est trop constante pour n'être pas naturelle , pour n'être pas héréditaire. L'Esprit de Dieu lui-même déclare que *les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse , que le monde est plongé dans le mal* (Gen.

VIII. 21. 1 Jean V. 19.) Partout l'homme nous est représenté comme un être déchu, chez qui la sagesse et la vertu ne sont plus qu'un fruit imparfait, étranger, qui ne sauroit mûrir sans le secours céleste; comme un être disgracié, qui par lui-même n'a rien à prétendre que le châtement; comme un *enfant de colère, exclus de l'alliance et des promesses, mort dans ses fautes et dans ses péchés*. Saint-Paul nous dépeint *toutes les créatures comme soupirant dans l'esclavage de la corruption, comme assujetties à la vanité, à cause de celui qui les y a assujetties* (Ephés. II. 1 Rom. VIII. 20. 22.).

Mais en voilà sans doute assez pour convaincre tout homme qui pense et qui sent, du besoin que nous avons d'un Rédempteur. Qu'a-t-il, fait pour notre délivrance? c'est l'intéressant examen dont nous allons nous occuper, en suivant les paroles mêmes de notre Évangile.

II. *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui étoit perdu. Le Fils de*  
de

*de l'homme !* Jésus aime à se désigner sous ce nom, qui ne convient qu'à sa nature humaine. Il semble que dans l'Évangile il mette sa grandeur dans l'excès de son amour et de ses compassions. Ce titre est parfaitement assorti à la mission qu'il venoit remplir. Lorsqu'un sentiment de bienfaisance, le désir de rendre leurs sujets plus heureux, engage les rois de la terre à les visiter, ils se dépouillent de la pompe qui les environne, pour se rapprocher d'eux. Si le Prince du ciel eût paru brillant de cet éclat, de ces rayons de gloire avec lesquels il se montra aux Esprits rebelles, la terreur eût saisi l'homme coupable. Mais il a daigné voiler pour nous sa majesté ; il a revêtu nos propres traits pour mieux faire naître en notre âme la confiance et la sympathie. Non, ce n'est point le Très-Haut, le Créateur des mondes qui vient juger sa foible créature ; c'est *la parole faite chair, pleine de grâce* et de douceur (Jean I. 14.) ; c'est Jésus qui s'est fait notre frère, qui

a voulu connoître par expérience nos peines, nos foiblesses, nos angoisses, éprouver tout ce que nous éprouvons, souffrir tout ce que nous avons à souffrir. C'est le *Fils de l'homme*.

*Il est venu.* O bonté prévenante d'un Dieu qui daigne nous apporter du secours quand nous ne songions pas même à le demander ! Hélas ! qu'elle étoit nécessaire à l'homme cette bonté ! que fussions-nous devenus sans elle ? Abusé par le même orgueil qui l'a perdu, l'homme ne sent pas sa misère : plutôt que d'en convenir, il accuse toute la nature du tourment, dont la cause est en lui-même. Et quand il auroit levé les yeux vers le ciel, quand il auroit senti le besoin d'un Rédempteur, eût-il jamais osé prétendre à un tel bienfait ? mais Jésus n'a pas attendu qu'il l'appelât, *Il est venu*.

Ici je me retrace ces jours de prodige qui se levèrent sur la Judée. J'aime à me figurer ce grand jour dont nous célébrons l'anniversaire. Une étoile nouvelle

brille dans le firmament. Guidés par elle des sages viennent adorer à Bethléem. Des chants célestes se font entendre. La voix des anges s'unit à celle des bergers. . . . Qu'annoncent ces signes extraordinaires ? Est-ce une de ces révolutions qui bouleversent le globe, font disparaître les empires, en élèvent d'autres à leur place ? Non, c'est un événement mille fois plus grand et surtout plus heureux. C'est le plus inattendu, le plus inouï, le plus fortuné des événemens. Aujourd'hui le Roi du ciel descend parmi les hommes : pressé d'une tendre compassion, il vient *chercher* ce qui étoit perdu.

A peine a-t-il commencé son ministère, et tout annonce en lui ce généreux et touchant dessein : toutes ses actions, tous ses discours en portent l'empreinte. C'est vers les plus petits, les plus malheureux, les plus méprisés des mortels qu'un attrait plus puissant l'appelle. Il aime à se peindre lui-même sous les traits d'un bon pasteur qui poursuit la brebis perdue, et la

rapporte au bercail dans ses bras. Rien ne l'arrête ; il semble que son amour jouisse de ce qu'il fait , de ce qu'il souffre pour nous. *Il y a un baptême dont je dois être baptisé*, disoit-il ; *Combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (Luc XII. 50.). Et quel est ce baptême ? c'est un sacrifice sanglant ; c'est sa mort qu'il désigne ainsi ; c'est à ce prix qu'il doit accomplir son œuvre !

Peindrai-je , dans ce jour où les cieux enfantent un Sauveur , où la terre tressaille d'allégresse , peindrai-je la dernière scène de cette étonnante histoire ? le Fils de Dieu cloué sur une croix , son sang découlant goutte à goutte , les Esprits célestes se couvrant de leurs ailes , la terre frémissant d'horreur , le soleil se voilant de ténèbres et les hommes , objet et témoins de ce sacrifice inouï , les uns insultant aux douleurs de cette victime dont ils ignorent la grandeur , les autres pleurant sur elle et s'abîmant dans la tristesse , parce qu'ils ne savent pas encore

que c'est *par ses meurtrissures qu'ils doivent être guéris* (Es. LIII. 5.)!

Mais, quelle est cette guérison, quelle est cette grâce qui coûta si cher au Rédempteur, qu'il dut acheter par une vie si pénible, par une mort si cruelle? Chrétiens! c'est le salut. *Il est venu chercher et sauver ce qui étoit perdu. Le salut! ce mot dont nous ne sentons plus la force et l'étendue, pour l'avoir ouï trop souvent, le salut renferme deux grâces distinctes mais inséparables, le pardon et le changement du cœur.*

Il falloit, sans doute avant tout fermer les portes de l'abîme, renouer l'alliance rompue, réconcilier le ciel avec la terre, nous rendre les droits de l'innocence. Voilà ce que le Fils de Dieu seul pouvoit faire. Voilà ce qu'il a fait. *Il s'est offert lui-même à Dieu pour nous comme une oblation, une victime de bonne odeur, et d'un prix infini* (Ephés. V. 2.). *Il a effacé l'acte dont les ordonnances nous étoient contraires, et l'a annullé en*

*l'attachant à la croix* (Coloss. II. 14.). *C'est par lui que nous avons accès auprès du Père* (Ephés. II. 18.). L'Évangile entier repose sur cette vérité. On nous l'enseigne dès l'enfance. Nous l'admettons tous ; je veux le croire, je dois le penser. Mais ce que nous oublions trop souvent, c'est que cette grâce en suppose, en nécessite un autre, celle de mettre en nous des sentimens qui lui soient assortis ; celle de nous rendre dignes et capables de goûter le bonheur dont la mort de Jésus nous a rendu l'espérance. Nous oublions, ou nous ne comprenons pas assez peut-être, parce que nous voulons l'ignorer, ce que dès ici-bas, Jésus fait pour les siens ; quels changemens heureux doivent s'opérer dans leur âme ; comment il les aide à retracer en eux l'image du Créateur ; comment il redresse leurs penchans, et les élève au-dessus des objets matériels. Voilà le sens de ces expressions énergiques et belles que nous trouvons dans l'Évangile, *régénération, nouvelle vie, nouvelle naissance.*

Ainsi, M. F., les rachetés du Sauveur ne sont point distingués par une livrée extérieure, par la simple profession de la foi chrétienne. Le signe qui les distingue est dans leur âme. Porte-t-elle l'image de Dieu, cette âme? L'aime-t-elle? Vit-elle d'une vie qui ressemble à la sienne? Voilà ce qu'il faut considérer. Voilà le changement qui se fit chez les premiers fidèles. De la fange des infamies du paganisme, ils s'élevèrent à une pureté céleste: ils offrirent au monde le ravissant spectacle d'une société angélique. Voilà le changement qui s'opère encore chez le vrai disciple de Jésus-Christ, chez le Chrétien régénéré. Il n'est point guidé par les mêmes passions que les autres hommes; il ne se propose point le même but; il ne vit point de la même vie.

L'homme terrestre, l'homme *animal*, comme l'appellent si bien nos Écritures (1 Cor. II. 14.), est possédé par l'amour de lui-même et des choses périssables. Briller, s'enrichir, entasser de l'or, ob-

tenir des louanges , goûter des plaisirs , voilà son mobile ; voilà son objet. Le vrai Chrétien, le racheté du Sauveur est possédé par l'amour de son Dieu , par l'amour de ses frères , par le désir des biens véritables , des biens éternels. Plaire à son Créateur , servir les hommes , purifier son âme , amasser un trésor pour l'éternité , voilà son mobile , voilà son objet.

L'homme terrestre , l'homme *animal*, toujours en proie aux craintes , aux espérances , aux troubles de la vie , se laisse emporter par le torrent de ses événemens frivoles , et bouleverser par ses vicissitudes. Le vrai Chrétien, le racheté du Sauveur , n'en est pas ému de la même manière. Etranger sur cette terre qui n'est pas digne de lui , qui n'est point sa patrie , il demeure supérieur à tout ce qui s'y passe. Si pour un moment, ses sens sont ébranlés par les secousses qu'il éprouve , le calme renaît bientôt. Semblable à cet arc brillant qui se montre après l'orage au milieu des nuées , l'es-

pérance se fait bientôt sentir à son âme.

Enfin l'homme terrestre, l'homme *animal* est consterné, abattu par l'affliction; son cœur s'aigrit dans l'adversité. S'il prononce le nom sacré de Providence, c'est pour l'accuser; c'est pour murmurer contre Elle. Le vrai Chrétien, le racheté du Sauveur, au contraire, s'unit plus intimement à son Dieu dans les jours de l'épreuve; c'est alors qu'il trouve plus de charme à se soumettre à sa puissance, à le bénir, à l'adorer. Alors aussi, une douceur inconnue, un calme divin, plus délicieux qu'un vent léger et rafraîchissant dans les ardeurs de l'été, vient enchanter ses peines, et restaurer son cœur. Ainsi, quoiqu'il soit formé comme les autres hommes, d'un corps fragile et d'une âme dégradée, qu'il puisse ressentir comme eux ces besoins, ces douleurs physiques, nécessaires à l'état d'épreuve où nous sommes ici-bas; rétabli par Jésus dans la dignité de la nature humaine, soutenu par sa grâce, animé de son Es-

prit, il se voit presque indépendant des maux et des événemens de la terre. Il goûte la paix et le bonheur dans toutes les situations. Ses désirs les plus chers, ses jouissances les plus exquisés ne tiennent pas à ce monde. Je le répète, il est sauvé par le Maître auquel il appartient, il est sauvé de l'esclavage et des troubles du péché. Il est sauvé des misères de la vie présente, aussi bien que de la condamnation.

Concevez-vous maintenant combien le sort d'un tel homme est digne d'envie? Il se sent plus grand, plus heureux que si le chef de sa race ne fut jamais tombé. Il se sent, si je puis ainsi parler, deux fois enfant du Créateur. Il est plus uni à son Père Céleste que ne le fut jamais Adam dans ses jours fortunés. Il a bien plus reçu de sa miséricorde. Il est bien plus assuré de son amour: comme les bienfaits sont un lien puissant pour celui qui les dispense, non moins que pour celui qui les reçoit, il sait que ce tendre

père l'âme à proportion du prix que son salut a coûté. Ah ! c'est à lui qu'il appartient d'en bénir le Ciel. C'est lui qui, dans ce jour solennel, fait monter vers le Très-Haut les accens d'un cœur pénétré de joie et de reconnoissance.

J'aime à penser, M. F., qu'il est parmi nous des âmes fidèles, à qui les sentimens que j'ai dépeints ne sont pas étrangers. J'aime à penser qu'il est dans ce temple des cœurs sensibles qui se sont émus au souvenir des grâces merveilleuses que ce jour nous rappelle. Mais, à parler en général, il est trop vrai que les Chrétiens de nos jours en sont peu touchés.

Et d'où vient-elle cette incompréhensible indifférence ? Lorsque bannissant d'Eden l'homme coupable, et le voyant déchiré sans doute, par la pensée des maux qu'il avoit appelés sur sa postérité malheureuse, le Très-Haut, par une bonté toute divine, daigna joindre à sa sentence, la promesse d'un Réparateur ; avec quelle

vive émotion , quelle gratitude , quelle sensibilité profonde , l'âme de notre premier père se porta vers le Libérateur qu'on lui présentait ! Et nous qui la voyons accomplie cette promesse ; nous , que le Fils de Dieu *est venu chercher et sauver* , je le répète , comment se fait-il que nous en soyons peu touchés ?

Hélas ! elle est bien douloureuse , la réponse à cette question. Pour être sensible à ces grâces , il faut en jouir , ou du moins les désirer ; et possédés par l'amour du monde , occupés de ses intérêts , distraits par ses plaisirs et ses affaires , abusés surtout par l'orgueil , ignorans de leurs misères , la plupart des hommes ne peuvent apprécier , ni l'espoir qui nous est rendu , ni la délivrance qui nous est accordée. L'éternité n'excite en leur âme ni crainte ni désir. Ils vivent , pour la plupart , comme si Jésus n'étoit pas né.

Et quoi , M. F. ! tandis que suivant l'expression de l'Apôtre , *toutes les créatures soupirent après un état meilleur* ,

oublions-nous ce que l'homme fut dans son origine? Ne formerons-nous aucun souhait pour une autre existence, *pour être délivrés de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la glorieuse liberté des enfans de Dieu* (Rom. VIII. 21.)? Tandis qu'en nous et autour de nous, tout atteste l'état misérable où nous sommes tombés, nous laisserons-nous séduire par cette fausse et trompeuse *philosophie qui n'est pas selon Christ* (Coloss. II. 8.)? par ces orgueilleux sophistes qui, préconisant les passions de l'homme pour l'égarer, l'exaltant pour l'avilir, le flattant pour le perdre, ferment ses yeux sur le besoin qu'il a d'un Rédempteur, et sapent la révélation par sa base? Tandis que l'Évangile répète à chaque page : *Il n'y a point de salut par aucun autre. Nul ne vient au Père que par lui. Tous ont péché; tous sont privés de l'approbation de Dieu; ils ne peuvent être justifiés que par un pur effet de sa grâce, à cause de la rédemption faite par Jésus-Christ* (Act. IV. 12.

Jean XIV. 6. Rom. III. 22. 23.), oserions-nous nous avancer sans lui, vers le tribunal suprême, appuyés sur *notre propre justice* (Dan. IX. 18.)? Ou bien endormis dans une lâche et funeste sécurité, séparant ce que l'Évangile nous présente comme inséparable, le pardon et les vertus du nouvel homme auxquelles il est promis, adopterions-nous l'opinion commode que le sacrifice du Rédempteur suffit sans que nous ayons rien à faire de notre côté?

Foibles, foibles mortels! connoissons-nous enfin nous-mêmes. Allons, pressés du sentiment de nos misères, allons à *l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde* (Jean I. 29.). Ne perdons point de nouveau cette âme qu'il est venu sauver. Ne nous fermons point le ciel qu'il est venu rouvrir. Sentons le prix de cette existence noble et pure qu'il est venu nous rendre. Sentons combien elle est préférable à l'existence grossière de celui qui ne vit que pour les sens, qui ne vit

que pour lui-même , abandonnant son cœur aux passions qui l'abusent et le consomment !

Ah ! désirons-la du moins cette vie de l'âme qui nous rapproche de Dieu. Désirons-la ; demandons-la. Ce divin Sauveur nous *cherche* encore , comme dans les jours de sa vie mortelle. Oui ; la même sollicitude l'anime. Dans ce moment surtout il nous appelle ; mais il veut que notre cœur se tourne vers lui avec ces sentimens de repentir , de foi , d'espérance qu'il exigeoit jadis de ceux dont il guérissoit les maux.

O Fils de Dieu ! produis toi-même en nous les sentimens que tu veux de nous. Tout vient de toi, Seigneur ! même ce premier mouvement qui nous conduit à tes pieds. O mon Maître ! je t'implore pour moi-même et pour ces âmes que tu m'as confiées. Inspire-nous le vif désir de goûter les biens promis à tes disciples. Que semblables à ces premiers Chrétiens qui reçurent une existence nouvelle, nous

464 L'HOMME PERDU ET SAUVÉ.

montrions aussi le pouvoir de ta religion divine. Alors, enrichis des grâces que tu te plais à répandre, nous en jouirons avec transport. Alors nous répéterons avec une émotion profonde, les paroles de mon texte; nous nous écrierons avec ravissement : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur (Matt. XXI. 9.) ! Béni soit celui qui est venu chercher et sauver ce qui étoit perdu ! Amen!*

